

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 14 SEPTEMBRE 1895

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Comment on voyageait, de Québec à la Malbaie, il y a cent ans, par Laure Conan. — Poésie : L'étoile du soir, par Alfred de Musset. — Nouvelle acadienne : L'oncle Ben, par Firmin Picard. — La carabine (avec gravure), par Fulbert Dumontel. — Acadia, par Benjamin Sulte. — Carnet du *Monde Illustré*. — Monument au Père Marquette (avec gravure). — Poésie : L'enfant au sommeil, par Jos.-H. Dugas. — Photographie sous-marine (avec gravure). — Renseignements divers. — Primes du mois d'août. — La mode (gravure). — Choses et autres. — Jeux et récréations. — Les échecs. — Feuilleton : La mendicante de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin.

GRAVURES.—Beaux-arts : Une lecture intéressante. — Lowelltown (Maine) : Le flottage des billots dans la chute. — Le service religieux à bord d'une frégate anglaise, le dimanche matin. — A travers le Canada : La montagne de Saint-Bruno, vue prise de Saint-Bazile ; Mattawa, Ont. ; Hôpital des Sœurs Grises ; Lac Mégantic ; Le Grand Central Hotel ; Les travaux sur la nouvelle branche du Québec-Central.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



AVANT dix ans, peut-être, les citoyens des grandes villes du Canada porteront un poignard suspendu à leur cou, en guise de chaîne de montre, et un revolver enveloppé dans leur mouchoir de poche.

C'est ainsi que s'exprimait M. de Gaspé, dans les *Mémoires* qu'il a écrits il y a quelques trente-cinq ans, et vous pouvez constater vous-mêmes quelle valeur avait sa prédiction.

M. de Gaspé appartenait, du reste, à cette classe de gens qui ne cessent de décrier leur époque pour vanter le temps passé, classe qui a existé de tout temps et qui ne finira pas de sitôt. Ne voyons-nous pas, tous les jours, certains de nos compatriotes déplorer les progrès des moyens de communication, parler contre les chemins de fer, les bateaux à vapeur, le télégraphe, le téléphone, les journaux, contre la science, les découvertes les plus utiles, et

hocher la tête en disant "que tout cela ne vaut pas grand chose," et qu'autrefois tout allait mieux qu'à présent.

L'auteur de la prédiction citée plus haut avait l'institution du jury en horreur :

Le dégoût m'a empêché d'assister à nos cours criminelles depuis quatre ou cinq ans ; — dit-il ailleurs — j'étais indigné lorsque je remarquais des signes d'intelligence échangés entre les jurés et les criminels, et que je voyais des coupables échapper à la justice pour cause de sympathie de race et de religion. Ces scènes honteuses auraient-elles lieu sans l'infâme système des jurés ! Mais comment oser toucher à notre admirable système de jurés !

Plus loin, il regrette "les hommes du guêt" :

Les *watchmen* (homme du guêt) veillaient, il y a quarante ans, à la sécurité des citoyens. Quel sentiment de bien-être, de confort, de sécurité, on éprouvait lorsque ces gardiens annonçaient les heures de la nuit sous nos fenêtres ! lorsqu'on les entendait chanter : "Past one o'clock, and a star light morning," ou bien "a stormy morning," etc., etc.

Avec quelle volupté on reprenait un somme que leur voix avait un instant troublé ! On pouvait dormir en paix, un ami veillait sur nous et nos propriétés. Mais ce système de police était trop parfait ; nos magistrats et nos pieux échevins ont sans doute pensé que l'homme n'était pas sur la terre pour ses bienfaits, qu'un peu de tribulations étaient nécessaires au salut de son âme, et ils ont aboli les gardiens de la nuit.

Et voilà où l'on en arrive avec cette manie de tout voir en mal, jusqu'à regretter une institution ridicule, absurde, dont le résultat le plus appréciable était d'empêcher les gens de dormir.

Malgré toutes ces doléances et ses prévisions, nous constatons avec plaisir qu'en l'année de grâce où nous vivons, on ne porte ni poignard au cou, ni revolver enveloppé dans un mouchoir de poche ; le système du jury fonctionne aussi bien que possible — la perfection n'étant pas de ce monde — ; les citoyens dorment tranquillement sans être ennuyés par des brailards et la police fait son devoir.

\*\* La princesse Colonna vient de se débarrasser définitivement de son prince qui devenait par trop encombrant.

Vous savez que la princesse est la fille du fameux millionnaire, propriétaire de mines, M. Mackay.

Le ménage n'a jamais très bien marché malgré les millions de la femme et la couronne du mari, ce qui prouve une fois de plus que :

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.

Le prince, à peine marié, mena, comme beaucoup de ses pareils, une vie de batons de chaise, puisa à pleines mains dans la caisse de sa femme, tant et si bien qu'il fallut le modérer sous peine de le voir tout prendre.

Il n'en continua pas moins son train de vie extravagante et extra-conjugal, fit des dettes, etc., etc.

La vie commune n'étant plus tenable, l'épouse outragée plaida en séparation de corps, gagna procès et obtint la garde de ses enfants, à condition — c'est le jugement qui le dit — de les envoyer une fois par an, en Italie, pour voir leur père.

Au printemps dernier les enfants allèrent saluer l'auteur de leurs jours, mais à la date fixée pour le retour, le prince s'opposa à leur départ et les mit sous clef, en déclarant qu'ils ne quitteraient plus l'Italie si on ne lui donnait pas une somme considérable.

Après bien des pourparlers, on en arriva à une entente. La princesse garde définitivement ses enfants, quitte à donner à son très

peu vertueux époux cinq à six mille dollars par an.

C'est beaucoup pour un prince qui ne vaut pas quatre sous.

\*\* Le duc d'Orléans, lui, vient de prendre une bonne décision et, comme il faut être juste pour tout le monde, nous devons l'en féliciter.

Reconnaissant qu'il était absolument impossible de songer au renversement de la République en France et au rétablissement d'une monarchie dont personne ne veut, le duc vient de retirer toute subvention aux quelques rares journaux monarchiques existant encore et ceux-ci, par suite de cette mesure, vont être obligés de fermer boutique.

De plus, il met en vente le château d'Eu et ses dépendances, qui constituaient une des principales propriétés de la famille d'Orléans.

Il a bien raison. Mieux vaut vivre tranquillement de ses rentes que de passer son temps à semer la discorde et la révolution.

\*\* Je lis dans un journal l'entrefilet suivant à l'adresse des gens chauves :

Un statisticien anglais recommande la musique comme le meilleur moyen de faire pousser les cheveux. Ce savant a observé que les musiciens sont les plus chevelus de tous les hommes ayant embrassé des carrières libérales. Sur cent compositeurs, on n'en trouverait qu'un seul qui soit peu pourvu de cheveux ; parmi les littérateurs, au contraire, la proportion des chauves serait de onze pour cent.

La remarque me semble assez juste, mais le moyen paraît plus problématique au point de vue du succès.

On a, du reste, constaté aussi que la plupart des criminels sont gens chevelus. L'assassin chauve est une exception.

On a reconnu également que les yeux noirs étaient très communs chez les meurtriers. Les faussaires ont généralement les yeux marrons.

Est-ce pour cela que l'on dit d'une jolie brunette qu'elle a des yeux assassins ?

\*\* Quel est celui d'entre nous qui n'a rêvé un ordre de choses supprimant la pauvreté, donnant à tous une part égale des biens de ce monde, âge heureux qui malheureusement ne peut pas exister, dit-on.

C'est une erreur, cet ordre de choses a été établi, expérimenté et les socialistes les plus exaucés de nos jours devraient tous connaître l'histoire de Wang-Ngan-Ché, un chinois qui vivait il y a huit cents ans.

Voici en quoi consistait le système qu'il proposa un jour à l'empereur :

Tout d'abord, Wang-Ngan-Ché proclama l'Etat souverain, seul propriétaire et universel exploitateur ; il décréta l'établissement de tribunaux d'agriculture chargés de répartir annuellement entre les cultivateurs les terres labourables, les outils et les animaux, de décider du genre de culture qui convenait et de distribuer les semences. Le produit appartenait à l'Etat, qui devait en régler le partage proportionnellement aux besoins de chacun.

Convaincu que l'amour du gain, du luxe et des jouissances matérielles était le principal obstacle à l'égalité, il décida la suppression de la richesse. Des taxes proportionnelles en auraient promptement raison, mais il ne suffisait pas de l'abolir, il fallait l'empêcher de se reconstituer ; or, le négoce, la banque, l'industrie la créaient. Wang-Ngan-Ché supprima le négoce, la banque, l'industrie.

L'Etat en aurait le monopole et, grâce à ce monopole, réaliserait, lui seul, les bénéfices répartis en des millions de mains. Or, l'Etat représentant tous les habitants, tous auraient